

22 avril 85

CHRONIQUE THEATRE

## Hors de l'axe PLM



« Des éclats de méchanceté brillante. » Dominique Blanc, Claude Brosset, Jean Benguigui dans « la Culotte ». (Photo Patrick Riou.)

aucune vulgarité, arrive à attendrir et amuser, en dinde sentimentale et pulpeuse. Jean Benguigui est crevant ; chaplinesque et tout rond en même temps. On aime voir Claude Brosset (rôle du mari) dans une composition où il peut témoigner de sa finesse, ce qui n'est pas incompatible avec de larges épaules. Jean Bousquet fait penser à Toto et Simone Turck, en vieille fille maquerelle, est fort réjouissante.

Il est bon que Rosner fasse son entrée dans Toulouse en exhibant une aussi belle carte de visite.

JEAN-PIERRE LEONARDINI

(1) Rue Jules-Norziac. Coproduction Centre dramatique national du Limousin et Cie Fiévet-Paliès. Ce spectacle, donné du 18 au 23 mars et du 16 au 20 avril, doit effectuer une tournée. Nous en fournirons ultérieurement le calendrier.

(2) Au Théâtre Daniel Sorano (35, allée Jules-Guesde). Jusqu'au 5 mai.

■ ON CONNAIT ENCORE TROP PEU Carl Sternheim (1878-1942) en France. Il fut de ces Allemands impitoyables avec l'Allemagne. « *La Culotte* », que Jacques Rosner met en scène au Grenier de Toulouse (2), commence par une fessée et s'achève sur une abominable paix de ménage. Sous des allures de boulevard saïace, la pièce est une satire impayable de l'âme petite-bourgeoise dans toutes ses espèces.

Une jeune femme perd sa culotte en public, non loin de l'empereur. Cette catastrophe fera, à la longue, le bonheur matériel de son mari, employé aux écritures bas de plafond mais doté d'une bonne santé. Il sous-loue, à prix d'or, une chambre minable à un impuissant, admirateur du surhomme nietzschéen, et à un barbier juif, féru de Wagner et fragile du poumon... Ils ont des dialogues furieux et infiniment révélateurs.

Le texte français est dû à Maria Machado et Roland Dubillard. De ce dernier, on sent la patte inimitable. L'art du saugrenu porté à son comble, avec des éclats de méchanceté brillante.

Max Schoendorff a signé un décor faramineux, à la fois expressionniste et persifleur. Jacques Rosner a dirigé de bons acteurs, issus de familles différentes, avec tact et intelligence. Dominique Blanc (Louise) sans

## THÉÂTRE

« LA CULOTTE », de Carl Sternheim, à Toulouse

### Le lifting Dubillard

Jacques Rosner, qui a quitté la direction du Conservatoire national d'art dramatique en 1983, a été nommé directeur du Grenier de Toulouse à partir du 1<sup>er</sup> juillet 1985. Pour rendre plus souple et sympathique la passation des pouvoirs, Maurice Sarrazin a tenu à ce que le dernier spectacle réalisé sous sa gestion soit déjà une mise en scène de Rosner. L'œuvre choisie est *la Culotte*, de Carl Sternheim, dans une adaptation assez libre de Roland Dubillard et Maria Machado. Les représentations ont pris fin, à Toulouse, le 5 mai.

Le théâtre de Sternheim, écrivain allemand né à Leipzig en 1878 et mort en exil à Bruxelles en 1942, ne ressemble à aucun autre. Ce sont des comédies à ras de terre, qui mettent en jeu des êtres sociaux carrément définis, surtout petits-bourgeois mais aussi prolétaires, à propos d'événements concrets très simples, sans dimension. Le spectateur est cloué par le franc-parler des protagonistes, la brusque franchise des propos.

Le point de départ de *la Culotte* est un incident de rien du tout : sur une avenue, à l'approche d'un défilé officiel, Louise, épouse du fonctionnaire Theobald Maske, sent glisser sur ses chevilles sa culotte blanche, qu'elle avait mal attachée. Elle la ramasse, et la cache dans son sac.

#### Un dialogue vissé à bloc

A la maison, son mari l'engueule vertement. Puis deux candidats se présentent, car Maske veut sous-louer deux chambres de son appartement. Ces deux inconnus, un coiffeur et un original vaguement écrivain, ont en vérité assisté à la chute de la culotte, et Louise les intéresse.

C'est tout. Sternheim le dit lui-même : « Dans ma pièce, une femme de bourgeois perdait sa culotte, et on ne parlait sur scène de rien d'autre que de ce fait banal, en une langue dépouillée, avec application et assistance. »

Mais la pièce, en même temps, est tout autre chose que cela, de par la « manière » de Sternheim. Le dialogue est incroyablement tendu, vissé à bloc, c'est comme si mille ressorts d'un acier très dur étaient tirés au maximum, d'où la sensation d'une énergie dynamique incroyable. Tout le « théâtre » de cette œuvre consiste en cette tension, cette énergie : la parole est une quintessence du langage bismarckien (la pièce est du début du siècle), il n'y a aucun effet de charme ni de comique, il y a des

cailloux de langage à propos de Nietzsche, de Wagner, des cristallisations de paroles, une vigueur irrépressible, glacée, abstraite presque, qui est projetée vers l'avant, c'est très surprenant car cela emporte dans son élan la conscience personnelle, irremplaçable, de chaque protagoniste, conscience personnelle à quoi il semble que Sternheim tienne essentiellement, sans porter de jugement, sans croire à des catégories de bien et de mal.

Il semble que, dans l'esprit de Sternheim, la vie plus ou moins naturelle et « compensée » d'une société reposerait sur le libre exercice de cette infinité de dynamiques individuelles, qui ne se laisseraient pas dominer par des courants ou des conflits d'ensemble. L'œuvre de Sternheim est fascinante. Un germaniste averti, Jean Launay, a traduit de près des pièces et d'autres textes de lui. Pour sa mise en scène de *la Culotte*, Jacques Rosner a choisi une version de Roland Dubillard, assez éloignée de l'original, Dubillard ajoute beaucoup de choses de lui, et surtout il abandonne la quintessence impassible, si saisissante, de Sternheim, pour une expression beaucoup plus banale, pour des effets de charme ou de comique, des clin d'œil au public, ce n'est plus ça.

Telle quelle, dans cette adaptation autrement orientée, *la Culotte* fait beaucoup rire, c'est très brillant. Décors curieux de Max Schoendorff, aux perspectives cassées et obliques, rappelant l'hyper-expressionnisme des films allemands des années 20. Interprétation intéressante, stylisée, décalée, un peu « femme-serpent », de Dominique Blanc (la « perdue » de culotte). Jeu plus classique, solide, de Claude Brosset (le mari), et Jean Benguigui et Jean Bousquet (les deux locataires).

Après le long et fructueux règne de Maurice Sarrazin, souhaitons une belle deuxième vie au Grenier de Toulouse, piloté par Rosner.

MICHEL CURNOT.

LIRE, ÉCOUTER, VOIR

THEATRE

# L'ALLEMAGNE SANS CULOTTE

A Toulouse, le Grenier monte la pièce de Carl Sternheim, qui fit scandale en son temps

QUAND le rideau du Centre dramatique national du Grenier de Toulouse se lève, *la Culotte* est déjà tombée. L'auteur Carl Sternheim, mort en 1942, un peu comme l'a fait bien après lui Fassbinder, nous propose alors un face à fesse de deux heures trente avec l'Allemagne, au travers du destin d'une femme étourdie.

Lors d'un berliinois après-midi, et tandis qu'au coin de la rue, parmi les gens, Frau Maske se haussait sur ses socques pour voir passer l'empereur Guillaume II, elle perdit sa culotte. Une culotte comme on en tailait autrefois, en linge de cheveux d'ange et qui partait fermement du genou pour enserrer la taille dans un ruban de soie. C'est donc ainsi, les hauts-de-chausses au bas des jambes, que Frau Maske perdit la face.

Cela ne fit pas une affaire d'Etat, mais l'incident eut au moins le mérite de donner à Carl Sternheim l'envie d'écrire *la Culotte*. Et comme de bien entendu, la pièce commence par une fessée que Herr Maske administre à son étourdi compagne. Theobald Maske est un être sans relief, convaincu « que le monde d'une épouse est au fond de la casserole, ou là où il y a de la poussière ». Theobald Maske n'entend rien aux surprises du monde et aime à répéter : « A six heures, l'horloge sonnera six heures, ça dure depuis trois mille ans, et c'est

ce que j'appelle l'ordre. » Un homme comme celui-ci ne peut donc admettre qu'une compagne soit à ce point innocente et distraite, qu'elle oublie de lacer ses grègues. Mais l'incident de la culotte aura des suites. Deux hommes viendront louer des chambres chez les Maske. Non qu'ils aient un réel plaisir à loger dans cet univers concassé et petit-bourgeois, mais bien parce que tout à l'heure, dans la rue, ils ont vu le linge de la dame glisser le long de ses jambes. Cet aperçu leur a donné le goût d'en voir davantage. Et durant deux heures trente, Scarron, l'érudit mondain calamistré, et Mandelstam, le shamponneur juif qui a le poumon fragile, vont dérangés dans des registres différents l'ordonnement et le protocole de la vie des Maske.

De ce prétexte boulevardier qui est cependant le cordon ombilical de l'ouvrage se dégage peu à peu le cliché de la société germanique de l'époque. Il est évident que Louise, à l'image de Maria Braun chez Fassbinder, symbolise l'Allemagne. Et le fait qu'elle perde sa culotte offre à Carl Sternheim l'opportunité de nous la montrer de dos, sans voiles. Il faut dire que cet auteur né en 1878 dans une famille de la haute bourgeoisie n'a guère d'estime pour la période que traverse son pays. Lui qui plaide « pour la reconnaissance de la chair et la négation du philistin », lui qui répète avec mépris « que la bonne société est sim-

plement la société où l'on fait de bonnes affaires », jugeait ainsi Berlin sous l'empereur Guillaume II :

« La ville se dissolvait en une diversité quantitative, rien que des Müller ou des Schülze, qui ne se distinguaient les uns des autres que par la largeur de leur col. La personnalité mourait en silence. » C'est alors, à ce moment-là, que tombent la culotte et les voiles, et que pendant deux heures trente l'Allemagne va nous montrer les dessous de sa piètre existence.

En 1911, cette première partie d'une trilogie intitulée *De la vie héroïque de la bourgeoisie* fit scandale au point que la pièce fut même interdite « pour cause d'immoralité ». Cela peut s'expliquer par le choix du sujet mais également par la brutalité de l'écriture, totalement décalée dans l'époque. Sternheim écrivait d'ailleurs : « Toute révolution en Allemagne doit s'accompagner d'une révolution de la langue allemande. » Et encore cette fois, dans la subversion, fonctionne le parallèle Fassbinder-Sternheim.

Alors comment expliquer que tout cela, parfaitement mis en scène par Jacques Rosner, dans un décor sublime de Max Schreindorff, interprété par des acteurs épatants tels que Jean Henguigi, Jean Bousquet ou Claude Brosset, finisse à la longue (deux heures trente) par lasser ? Cela vient peut-être de la culotte elle-même. De ce fragile prétexte de départ qui aujourd'hui ne tient

plus, qui s'effiloche et sent trop l'artifice théâtral. L'écriture elle-même a perdu son pouvoir scandaleux, tant nous avons pris l'habitude de regarder le fessier de la RFA en scope et en couleur depuis bien des années. Alors, c'est peut-être pour cela que cette étourderie devant l'empereur Guillaume II nous paraît si obsolète. Bref, comme nous ce linge a vieilli et le monde a tellement changé qu'il manifeste aujourd'hui autant d'indifférence pour une culotte de dame que pour sa première chemise. Pourtant, Rosner a bien essayé de remodeler le tout, au point que lorsque Louise Maske s'offre à Scarron, couchée jambes écartées sur la table de la cuisine, on songe à Jessica Lange dans *Le facteur sonne toujours deux fois*. C'est vous dire.

Cela posé, *la Culotte* est loin d'être un spectacle à négliger, et la création du Centre dramatique national du Grenier de Toulouse, par ses choix esthétiques et la performance de ses acteurs, est une sorte de voyage en Germanie sous les jupes à la naphthaline de Frau Maske. Une dame que nos ascendants ont tant désiré prendre. Tantôt sans culotte sur la table de la cuisine, tantôt du côté de la Marne, et dans un taxi.

Jean-Paul Dubois

Théâtre Daniel-Sorano à Toulouse, jusqu'au 5 mai.

- FLASH. 1<sup>er</sup> au 7 mai 85

## LA CULOTTE DE JACQUES ROSNER

Quand le rideau se lève sur un décor à couper le souffle de Max Schoendorff, le fait est d'évidence : même pour celui qui n'en connaît pas l'auteur, "La Culotte" est une pièce expressionniste. Sur scène, ce ne sont que lignes de fuite, perspectives, plans inclinés, refus absolu de l'angle droit, y compris pour les objets usuels, tels que les chaises, la cuisinière ou la table. Carl Sternheim a écrit sa pièce en 1911. Théobald Maske est un fonctionnaire moyen dont l'idéal de vie est de ne pas quitter la masse moutonnaire. Il a tout ce qu'il faut pour réussir cet alléchant plan de carrière sauf une épouse distraite et rêveuse quand son haricot de mouton lui en laisse le loisir. Théobald, lui, est un calculateur. Toute la pièce, il la traverse en faisant ses comptes, cherchant à augmenter ses locataires pour annoncer à la fin à sa femme que l'enfant qu'il lui avait refusé parce qu'il "aurait déséquilibré notre budget", cet enfant, ils peuvent l'avoir ! Ce qui aurait été une bonne nouvelle au début de l'intrigue, claque aux oreilles de Louise comme une porte tombale : fini les senteurs de liberté et les envies d'escapades. Cette pièce, c'est celle de la lâcheté et des renoncements. Face à Louise, Théobald et son robuste bon sens, Scarron et ses grandiloquence, Mandelstam et ses contorsions de cafard fourré au miel, tous trois sont également veules et ignobles. Et ils mènent le jeu ! Dans cet univers où "le cœur est un muscle", où l'on ne s'aime pas où l'on s'appartient, le parcours de Louise, jusqu'à son destin de Zombie, est jalonné d'objets domestiques. Ses rêves tournent court lorsque le rôti brûle. Et c'est sur la table de sa cuisine qu'elle est prête à s'abandonner... Sternheim a taillé à coups de serpe l'image d'une certaine classe sociale, moyennement bourgeoise et excessivement médiocre, nationaliste et frieuse et prête, elle le dit, à accueillir l'homme providentiel. En fait, elle est le fourrier des dictatures passées et à venir.

Claude Brosset, Jean Benguigui et Jean Bousquet campent des personnages qu'on croirait tout droit sortis des cartons de Grozs. Devant une telle charge, le combat est inégal pour cette pauvre Louise dont les velléités attendrissantes sont marquées du sceau de l'échec. Dominique Blanc traduit cette fragilité, et son jeu corporel tout en gestes brisés et décomposés, renvoie au décor de Schoendorff. Il est vrai que pour les trois autres, elle est dans le décor de ce qui reste une comédie sinistre. Simone Turck et Jean Favarel complètent une distribution sans faille. Un regret quand même, l'émotion n'est pas toujours présente. Elle ne peut venir, et ne vient que de Louise. Mais face à Théobald, Scarron et Mandelstam, ses tentatives sont trop désespérées. Ce n'est pas un problème de jeu ou de mise en scène, mais sans doute d'écriture de la pièce. Même si ce spectacle donne plus à voir et entendre qu'à sentir, la pièce passe bien. Elle n'est, hélas, pas datée historiquement, le texte de cette tragédie où l'on s'amuse pétille d'un humour très grinçant. La traduction de Dubillard ne doit pas y être pour rien. La première création de Jacques Rosner engendre un réel plaisir et constitue une excellente soirée de théâtre.

Christian Bonrepaux



"La Culotte" de gauche à droite. Dominique Blanc. Claude Brosset. Jean Benguigui. Jean Bousquet

Au THEATRE DANIEL SORANO, allées Jules Guesdes, jusqu'au dimanche 5 mai  
tous les soirs à 20h30, dim. à 17h. Rens. 52.95.50.

# nouvelles

HEBDO 31

Hebdomadaire départemental du P.C.F. 1, allée Marc St Saëns Toulouse BP 1157.31036 Cédex 44.10.54 n° 188 du 26 avril 1985 2F

## UNE MAGISTRALE RÉALISATION

### « LA CULOTTE »

Au Théâtre SORANO

Lié à l'expressionnisme allemand, Carl Sternheim a produit des oeuvres comiques, ce qui est assez inhabituel dans ce courant artistique. Il s'agit toutefois d'un comique particulier, très spécifique au génie allemand et toujours à la fois brutal et assez grinçant, car il renvoie à des arrières-plans gris et noirs, à des mentalités qui, bien décortiquées, ne sont rien moins qu'inquiétantes.

Le point de départ de la pièce est assez bouffon: la femme d'un fonctionnaire rangé et épris d'ordre, perd sa culotte pendant une revue au moment précis où arrive le roi. Le rideau se lève sur une fessée vigoureuse administrée par son mari, prétexte à nous informer de l'anecdote, et qui, d'entrée, met en place le rôle de chacun dans le couple.

Tous les événements qui suivront se passent dans leur appartement, dans un extraordinaire décor inventé par Max Schoendorff et dont nous reparlerons.

A mes yeux cet argument initial, dont le rapport à la suite des événements est à la fois total et dérisoire, a une double signification: permettre la rencontre de « caractères » totalement

étrangers les uns aux autres et mettre à nu leur moi profond, tout comme, un bref instant, la perte de sa culotte a mis à nu le postérieur de la dame. Commence alors un jeu de personnages dont chacun révèle, au fur et à mesure, par ses discours et ses actions une mentalité, un type d'« être social », à la fois reflet de son milieu (pour tous, en fait, malgré les nuances, la petite bourgeoisie) et adhérent aux valeurs personnelles de son choix. Chacun des personnages est ainsi totalement hétérogène aux autres et c'est aussi de cela que le burlesque naît. Cocasserie des comportements que chacun veut ajuster à son discours, ce qui ne va pas sans bévues, cocasserie du décalage de ces êtres qui, tout en buvant et faisant la noce ensemble, ne se rencontrent jamais vraiment. L'intérêt du dialogue vient de ce que, comme bien souvent dans l'art germanique, l'expression se réfère à des niveaux complexes de thèmes embobés, et va chercher profond ses racines. S'y ajoute, dans le cas de la traduction française, la personnalité de Roland Dubillard qui ne pouvait éviter de marquer la pièce de son sceau, et qui s'est efforcé

ainsi de ne pas la trahir, car le génie allemand passe souvent mal dans notre langue.

Cette richesse, ce foisonnement, ces contradictions constituent bien des chausse-trappes et c'est grande satisfaction de voir avec quelle maîtrise Jacques Rosner aussi bien que les comédiens ont assuré cette création.

On y retrouve avec plaisir une Simone Turck et un Jean Bousquet au mieux de leur forme, ce dernier réalisant une composition éblouissante du rôle de Scarron. Les invités: Claude Brosset et Jean Benguigui confirment le talent qu'on leur connaît, et Dominique Blanc révèle un grand et riche tempérament de comédienne. Jean Favarel, dans un rôle très bref, complète la distribution.

Il faut redire enfin l'importance qu'a dans cette réalisation le décor de Max Schoendorff, complété par les costumes qu'il a voulu en harmonie totale-noirs et jaunes-avec la cadre qu'il a composé. L'ouverture de l'appartement sur la ville avec ses « mietkaserne » (précurseurs de nos HBM) et leurs élancements d'escaliers, situe la pièce dans le temps et dans l'espace, et intègre totalement le décor dans la réalisation scénique. Ce travail et cette mise en place signifiante du décor mériteraient à eux seuls tout un article.

Y.L.

POINTS DE VUE

« La Culotte »  
ou les dessous de l'art bourgeois

Le titre est à lui seul un sujet de curiosité. Que contient-elle, au juste cette « Culotte » de l'auteur allemand Carl Sternheim choisie par Jacques Rosner pour sa première apparition sur la scène toulousaine ? La question appâte visiblement le public, nombreux dès la première représentation mardi soir au Sorano. Mais elle reste en suspens...

Au premier abord, il ne s'agit que d'un aimable vaudeville, nourri des ingrédients propres au genre : des quiproquos amoureux autour d'une banale histoire de culotte perdue dans la rue par une jeune femme plus étourdie que frivole et qui déclenche un ballet bouffon entre un mari bafoué dans son honneur de bourgeois et deux prétendants en proie à leurs pulsions.

C'est parti pour ce rire sans nuance généralement offert dans les salles de Boulevard. La pièce demeurera tout au

long de trois heures de représentation, dans cette mécanique du comique un peu convenu et tranquilisant.

Certes, le rire parfois s'étrangle. La méchanceté transpire dans les propos racistes et machistes de Maske, ce bourgeois posément assis sur ses certitudes et son pouvoir. La poésie et le fantastique percent dans les délires amoureux ou philosophiques de Scarron et l'humour cruel, cet humour juif inimitable tire de sa banalité de pantin souffreteux le personnage de Mandelstam. Et il arrive que le texte, aux résonances parfois audibertiennes, sorte du moule de la convention pour prendre certaines hauteurs avec élégance sans que l'on sache vraiment d'ailleurs ce qui revient alors à l'auteur ou à son adaptateur Roland Dubillard, grand expert en dialectique et en alchimie linguistique.

C'est vrai, aussi, que la satire

d'un monde bourgeois cynique et annonciateur du facisme hitlérien se fait parfois dure. Mais ce sont des éclairs dans un paysage en définitive paisible et assez morne, égayé par un très agréable et cocasse décor en fausses perspectives de Max Schoendorff.

J'avoue ne pas garder de cette œuvre, au demeurant amusante mais un peu longue, un très grand souvenir. En revanche, l'interprétation et la mise en scène sont sources de vrais plaisirs. Jacques Rosner maîtrise parfaitement cette mécanique, la rend extrêmement légère et divertissante et cultive le burlesque avec bonheur et virtuosité. Et il se révèle aussi un grand directeur d'acteurs avec des sujets il est vrai de premier choix : Dominique Blanc, son punch, sa diversité de jeu et sa fantaisie ; Jean Benguigui très chaplinesque dans le rôle de Mandelstam ; Simone Turck qui utilise

au mieux et sans outrance son abattage et son grand registre ; Claude Brosset, sa force tranquille et dévastatrice ; Jean Favarel, sûr dans un rôle discret et enfin (et surtout) Jean Bousquet qui, une fois de plus, fait montre d'un talent rare et décidément inépuisable.

« Au théâtre, tout passe par les comédiens », nous confiait récemment Jacques Rosner. En voilà bien la preuve.

Yves MARC.

● Au théâtre Daniel Sorano, 35, allées Jules-Guesde, tous les soirs, sauf lundi, à 20 h 30, jusqu'au 5 mai. Dimanche, à 17 heures seulement (tél. 52.95.50). Une exposition de photos et dessins d'Heinrich Zille, en collaboration avec le Goethe Institut dans le hall d'entrée du théâtre.



La bourgeoisie solidement installée sur ses certitudes et son pouvoir. De gauche à droite : Dominique BLANC, Claude BROSSET, Jean BENGUIGUI et l'inimitable Jean BOUSQUET. — (Photo Patrick Riou.)